



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Les Cristeros Croisés du XXè siècle

Avant-propos

(du n° 305-306 de *Lecture et Tradition*)

Le mouvement des Cristeros, pratiquement inconnu dans les milieux catholiques, conserve une parenté sans pareille avec les guerres contre-révolutionnaires européennes. Le processus révolutionnaire, nous l'avons indiqué plusieurs fois dans cette revue, s'accomplit de manière mécanique.

Pratiquement, toutes les révoltes ont obéi au même processus, essayant de tout soumettre à l'Etat, et spécialement l'Eglise. La Révolution mexicaine a suivi les mêmes voies.

Des gouvernements mexicains successifs ont tenté d'annihiler l'Eglise catholique, à coups de lois chaque fois un peu plus oppressives.

Face à la révolution, le peuple catholique du Mexique s'est dressé en armes au cri de : «Vive le Christ Roi ! Vive la Vierge de Guadalupe !»

La guerre des Cristeros fut une manifestation de la vitalité hispanique. Face à l'Etat centralisateur et révolutionnaire, face à la modernité opprimant les humbles, face à l'impérialisme américain, et sa politique de protestantisation de la société et de l'économie, le peuple mexicain se souleva. Sa motivation ne fut pas seulement celle d'une guerre défensive mais aussi un mouvement de franches aspirations sociales et de transformations politiques.

Seule la trahison, comme tant de fois, parvint à éteindre un incendie qui fut à deux doigts de changer l'histoire du Mexique. Aujourd'hui, notre mémoire les rejoint. Mais notre souvenir n'est pas nostalgique, c'est un souvenir d'admiration, pour trouver en lui des réfé-

rences, afin de construire la civilisation de l'Amour, car notre lutte n'est pas utopique mais réelle.

(Nous publions ci-dessous un survol de cette épope, à partir du texte espagnol paru dans la revue *Ahora*, n° 34, juillet-août 1998, traduit dans le n° de *Lecture et Tradition* évoqué en avant-propos.)

Une erreur fondamentale s'est répandue en prémissse des analyses historiques : on présente toutes les révoltes comme populaires, et les mouvements contre-révolutionnaires comme élitistes. Cependant, l'histoire démontre le contraire; les grands mouvements contre-révolutionnaires sont authentiquement populaires. Les Vendéens français, les Carlistes espagnols, les Miguelistes portugais ou les Cristeros mexicains sont la preuve de l'existence d'un indéniable peuple catholique contre-révolutionnaire...

Les Cristeros mexicains sont le plus pur reflet d'un peuple chrétien qui se refuse à mourir de la main de la Révolution. Les humiliantes lois anticlérielles du gouvernement mexicain et l'inertie des catholiques engagés dans la vie politique réussirent à faire se lever en armes des milliers de paysans et d'hommes simples au sein de ce qui fut appelé «le mouvement pour le Christ» («Christiada»)...

Ensuite, par le biais d'une fausse paix, ils furent persécutés et systématiquement assassinés. Le maintien des lois anticlérielles et les constantes vexations conduisirent à une deuxième levée des Cristeros. L'héroïsme sans limite de ces hommes réussit à geler tout le processus révolutionnaire mexicain. Mais le prix à payer fut élevé, très élevé; ce n'est qu'en 1941 que s'éteignirent les dernières

1950 SION 2
JAB

lueurs des soulèvements populaires et que les derniers chefs Cristeros tombèrent assassinés...

Les antécédents

L'histoire du Mexique ne peut pas se comprendre sans l'action évangélisatrice des Espagnols. En 1998 a été célébré le 450^e anniversaire de la mort du frère Juan de Zumarraga. Ce basque, grand voyageur, devint évêque de Mexico (...) et il fut le témoin exceptionnel des apparitions de la Vierge de Guadalupe. En 1531 la Vierge de Tepeyac apparut à un indien, le bienheureux Juan de Diego. Celui-ci recueillit sur un tissu l'image de la Vierge qui s'y imprima miraculeusement, et sur les pupilles de Celle-ci se reflétait l'image de l'évêque, le frère Juan de Zumarraga, qui assistait au miracle. A partir de cette apparition les premières difficultés de l'évangélisation du Mexique disparurent. De fait, Marie, la Vierge de Guadalupe, a été la vraie évangélisatrice du Mexique. Depuis lors, son histoire a été inséparable de celle de l'Eglise...

En 1814, la Constitution d'Apatzigan proclamait le catholicisme comme seule religion mexicaine... Des lois libérales émanées de la métropole conduisirent, pour une bonne part, l'Eglise à soutenir l'indépendance mexicaine...

La religion catholique continua de conserver une présence incomparable mais le libéralisme exporté d'Europe s'ouvrit des voies, et au fur et à mesure, devint plus fort... Le Mexique connut alors des moments tragiques, une grande instabilité politique, une alternance de soulèvements contre les lois anticléricales et de périodes de paix avec le clergé, sous la présidence de Porfirio Diaz...

L'Etat contre l'Eglise

Au commencement du XX^e siècle, la Révolution mexicaine pouvait se considérer comme ayant vaincu et dominant l'Etat... Le 6 janvier 1914, le Mexique avait été consacré au Coeur Sacré de Jésus, le proclamant Roi du Mexique. Les révolutionnaires constitutionnalistes virent dans cette consécration un affront et un péril pour leurs intérêts... en octobre 1924, se tint dans la capitale mexicaine le Congrès National Eucharistique... Les derniers mots du Congrès furent : «*Anges saints, qui avez reçu dans des calices précieux le Sang qui jaillit de ces plaies, ne les remplissez pas à plein bord ! Laissez de la place pour notre sang ! Nous voulons, comme le grand saint Paul, compléter par nos tribulations ce qui manque à la Passion du Christ, pour que le Mexique, l'enfant cher de Marie de Guadalupe, soit aussi le soldat le plus vaillant du Roi mort qui règne vivant.*» Ces paroles furent suffisantes pour que le gouvernement considère le Congrès comme subversif, ordonnant sa suppression immédiate...

En 1925, le gouvernement révolutionnaire du Mexique, devant l'impossibilité de soumettre l'Eglise à sa volonté, décida de créer une église nationale mexicaine, séparée de Rome, et dans laquelle le pouvoir politique pourrait choisir les évêques... On ferma les églises et on expulsa les prêtres légitimes... Les arguments pour justifier ce schisme ne sont pas différents d'autres qu'on a pu avancer tout au long de l'histoire. On se référa à l'église primitive, aux églises acéphales, à la continuité du dogme, etc. Fallacieuses raisons pour affaiblir l'Eglise et la livrer à l'Etat...

Mais l'Eglise ne demeurait pas inactive. Des comités de l'Action Catholique et de la Confédération Nationale Catholique du Travail jaillit l'*Union Populaire* (...), qui joua un rôle fondamental dans l'Ouest mexicain pour l'organisation de la rébellion des Cristeros. Sa feuille volante *Gladium* tirait à cent mille exemplaires. Sa structure était très simple et peu bureaucratique... L'intense activité sociale des catholiques ne pouvait pas ne pas évoluer en activité politique.

Aussi, en 1925, fut fondée la *Ligue Nationale de Défense Religieuse*, dont le but principal était la lutte politique... Elle parvint à recevoir deux millions de signatures pour appuyer un *memorandum* au Congrès dans le but de faire abroger les disposition constitutionnelles anticatholiques... [Cependant] le 14 juin, fut approuvé le décret qui fut appelé *loi Calles*, laquelle développait l'article 130 de la Constitution, avec, comme conséquence, la suppression du culte catholique pour le 31 juillet 1926.

La Ligue proclama le boycott économique du gouvernement Calles... **Quelques prélates**, groupés dans ce qu'on appela le Comité Episcopal, **approuvèrent la suspension du culte**. Le peuple catholique commença à se sentir abandonné par sa propre hiérarchie et une guerre civile apparut à l'horizon...

La guerre des Cristeros

Ni le gouvernement anticlérical, ni l'Eglise n'avaient envisagé la possibilité d'un soulèvement armé de grande ampleur... Le président du Mexique croyait que les catholiques se réduisaient à des bigotes et des vieillards... Les affrontements entre catholiques et représentants du pouvoir se succédèrent et de ces chocs naquit la guerre... Le 3 août, un combat eut lieu à Guadalajara, au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe. La rumeur avait couru que le gouvernement se préparait à occuper le sanctuaire. Une multitude de catholiques accoururent pour le protéger, s'enfermant à l'intérieur de ses murs. L'armée intervint contre d'innombrables voisins qui accoururent armés de couleaux et de bâtons. Après une journée de combats de rue, l'armée parvint à obtenir la reddition du sanctuaire.

(à suivre)

Un prêtre vrai, le Père André (suite et fin)

par Claude Mouton-Raimbault :

(Dans la tourmente de la décolonisation et du Concile). Un volume 13x21 cm, **526 pages** et 16 p. de photographies h.t. Préface du père **Jean-Jacques Marziac**. Prix 28.50 EUR + 5.40 EUR de port pour envoi par correspondance chez le diffuseur SA **D.P.F.**, **B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil**.

...Ce qu'on n'avait pas mentionné au professeur, c'est qu'il devait remplacer dans ce collège, non pas un mais deux confrères, qui avaient abdiqué pour cause de fatigue, qu'on allait lui attribuer 20 heures de cours par semaine, de la 7^e à la philo, et qu'il aurait certaines matières à enseigner qu'il n'avait jamais professées ! A lui de se débrouiller !

...Normalement, il aurait dû loger à 6 ou 7 kilomètres de Saint-Louis, au bourg de Blotzheim, dans un petit séminaire appartenant à sa Congrégation, mais il demande à son Provincial la permission de prendre pension au presbytère de Saint-Louis, où le curé et ses deux vicaires, très aimables, lui ont proposé une chambre. Ainsi il évitera les éventuelles questions indiscrettes des membres de son Ordre au sujet de la Martinique et il sera tout près de son lieu de travail.

...Autre phénomène qu'il analyse : Il n'observe pas «*de désagrément sérieux à cette mixité*», il lui semble même «*qu'il y a plus de tenue en classe*». C'est que la présence du prêtre y est pour beaucoup. «*Les filles obtiennent de meilleurs résultats que les garçons, probablement parce qu'elles sont plus sages et travaillent un peu plus.*» Le Père André prend les choses comme il les trouve, il n'est pas à priori contre la mixité instituée par l'Académie et l'Évêché de Strasbourg, qui, d'un commun accord, l'ont nommé à son poste, comme tout enseignant. Il dit ce qu'il voit, objectivement. Son impression est bonne, mais on note chez lui une certaine prudence : d'une part, il estime son expérience «*trop courte pour pouvoir en bien juger*», d'autre part, il lui est «*difficile de généraliser et n'avance ces observations qu'avec réserve.*»

«...différence capitale avec les orphelins de Sannois, ces pauvres victimes de la vie, tout imprégnés de l'athéisme ambiant... C'est peut-être pour cela qu'on les aimait davantage et que cette séparation brutale m'a tant coûté !

Un exemple typique : ces enfants ont conservé le magnifique salut des pays de chrétienté et quand ils rencontrent un prêtre, ils le saluent d'un joyeux : "Loué soit Jésus-Christ !" N'est-ce pas admirable ?»

...Durant les grandes vacances, pour l'Année Sainte 1950, il avait inauguré sa nomination en se rendant à Rome à bicyclette, et avait rejoint son poste en travers-

sant la Suisse. A l'aller, il avait visité Gênes, Pise, Florence, Bagni, Viterbe, et, le jeudi 27 juillet, célébré la messe dans les catacombes, à Saint-Calixte. La veille, à deux mètres de Pie XII, il avait reçu sa bénédiction, et le pape lui avait paru «*tout bonté et douceur.*» De retour en France, il écrira aux siens, pour les inciter à faire le pèlerinage : «*Entendons le pape nous dire : "tous les hommes verront que Jésus-Christ et l'Église qu'il a fondée peuvent redonner la paix aux hommes, une paix à la fois solide et sincère. Des légions innombrables de pèlerins, surmontant les difficultés du voyage, viendront des terres les plus lointaines. Elles arriveront à ce Rocher de Pierre qu'aucune force humaine ne pourra jamais renverser, qu'aucune erreur ne pourra affecter et que ni les jaloussies ni les haines ne pourront entamer".*»

C'est donc plein de générosité, d'enthousiasme et de foi qu'il adhérait à l'Église, sa Mère !.

«*Il s'agit au fond de toute une mentalité à créer, d'un dynamisme à insuffler à des institutions vénérables, très dignes de respect, qui ont fait leur preuve dans le passé, mais sont devenues en partie inefficaces, parce que figées dans l'immobilisme. Problème qui dépasse de beaucoup le domaine de l'éducation physique ou le cadre de notre école de notre milieu religieux, et s'adresse à toutes nos institutions de France, qui, de plus en plus, me semblent incapables de se rénover, de s'adapter, de se transformer; qu'il s'agisse du domaine politique, économique ou social, la sclérose et la bureaucratie nous ont envahis et nous étouffent. Dieu seul peut nous tirer de cet enlisement croissant : prions-le !*

...Peut-être certains m'accuseront-ils de faire de la politique ? Deux réponses à cela: il faut d'abord distinguer la Politique, qui est une vertu, selon saint Thomas, et provient de la vraie charité, et «*les politiques*», qui sont des combines recherchant non pas le bien commun de la Patrie mais l'intérêt d'un parti ou d'un individu. Ce sont ces combines, ce sont ces divisions de ces partis qu'il faut supprimer...

Nous sommes profondément attristés de voir La Croix s'aligner sur L'Humanité, écrivent ces cinq prêtres, qui mettent en cause (déjà!) Jacques Duquesne, le futur auteur d'un livre lamentable et ridicule sur Jésus : «Ah ! Si les fellaghas avaient installé à Alger un Comité de Salut public, lit-on dans cette lettre, vous

auriez immédiatement délégué Jacques Duquesne qui aurait été heureux d'assister au triomphe du Croissant contre la Croix ! Mais voici que, par un véritable miracle, la Croix et le Croissant s'unissent pour libérer leur patrie algérienne de ces politiciens qui leur ont fait tant de mal (...). Vous avez bien fait d'enlever la croix de votre journal, car le Christ n'est pas avec ceux qui trahissent la vérité et trompent nos frères, les catholiques de France".»

Retraite à Tamanrasset

...On se souvient que, le 1er décembre 1945, le jeune Père Michel André avait représenté sa Congrégation à la messe célébrée à Notre-Dame des Victoires, à Paris, pour le 29ème anniversaire de la mort du Père de Foucauld, et qu'il avait éprouvé le désir d'aller un jour prier à Tamanrasset. A l'origine de cette inspiration se trouve aussi un aumônier scout, l'abbé Effray, «*un saint prêtre original, tué dans un accident de montagne.*» L'abbé Effray avait, autrefois, envoyé une longue lettre à Michel André sur un pèlerinage qu'il avait effectué dans le Hoggar.

Le 27 novembre 1957, une permission de huit jours était accordée par son colonel au capitaine André, qui cherchait d'ailleurs le moment de faire sa retraite sacerdotale annuelle.

«*C'est dire si j'ai saisi l'occasion par les cheveux quand la possibilité m'a été offerte de me rendre en plein cœur du désert, en ce Hoggar consacré par la présence du Père de Foucauld,*», écrivait-il au lendemain de cette aventure...

Parti à 4 h. du matin, en automobile, après sa messe, le Père André a pris un Nord-Atlas 2501 à l'aérodrome de Maison-Blanche et s'est envolé pour Ouargla...

«*Un peu plus tard, écrit le Père André, passée la chaîne de l'Atlas, le désert commence, dégagé de brumes, et, soudain, l'Orient s'embrase! Jamais je n'ai trouvé plus juste cette expression consacrée par l'usage. Le ciel est devenu d'un rouge vif, brillant, entouré d'une frange orangée, d'un coloris admirable. Puis, lentement, le soleil se lève, illuminant la terre et poudrant de rose quelques nuages épars. Inoubliable spectacle !*

À 10 h, l'avion quitte Ouargla pour Fort-Flatters, où s'effectue le déchargement des vivres et du courrier. Après un nouveau décollage, il doit revenir à Fort-Flatters, car il a perdu un bouchon de réservoir et quatre cents litres d'essence se sont volatilisés en quelques minutes. Tout le monde a eu de la chance – cette chance qui ne quitte pas le soldat Michel André ! –, car c'est un Dakota qui passait par là, qui a aperçu une traînée suspecte derrière une aile et qui a averti par radio le chef de bord. Autre chance encore, on retrouve

le bouchon baladeur sur la piste d'atterrissement, et on repart, après un nouveau plein !»

Réflexion du Père André :

«*Cet incident montre combien la vie humaine tient à peu de chose !»*

Puis l'appareil remonte et redescend sur Tamanrasset, où il se pose sur un terrain récemment aménagé, à 17h15. Personne n'attend le Père André, mais des aviateurs civils d'une Compagnie de recherches pétrolières se font un plaisir de le conduire avec leur camionnette jusqu'au centre du village...

S'étant fait indiquer l'endroit où se trouve le couvent de la Fraternité des Frères de Jésus, le Père André empoigne sa valise et traverse l'oued Tamanrasset, qui peut devenir un fleuve de 400 mètres de large pour quelques jours, en janvier ou en février. Autant dire qu'il faut marcher dans le sable.

Il frappe à la porte du couvent. Pas de réponse. La porte étant ouverte, il entre. Personne. D'une part, les Frères laissent leur porte ouverte pour manifester leur confiance envers la population, d'autre part, ils sont à la chapelle pour le Salut du Saint-Sacrement. C'est donc au moment de l'Adoration que le pèlerin-retraitant pénètre dans la chapelle du Père de Foucauld. C'est le Christ lui-même qui l'accueille, et il tombe à genoux.

Un prêtre, le Frère Louis, le conduit bientôt dans sa chambre. Le Père André décrit minutieusement l'ensemble des lieux, mais aussi les diverses tendances des moines :

«*Le Supérieur de la Communauté, le Frère Jean-Marie, arrive enfin. Abord très simple et très sympathique. Ce prêtre, d'allure encore jeune, est un ancien officier de marine. Et comme tel, il est déjà mieux accepté par la population blanche que ses autres Frères, plus jeunes, parfois imprudents en paroles, parfois trop orientés vers l'amour exclusif des populations indigènes. Le frère Jean-Marie, lui, est au-dessus de toute critique et est considéré par tous comme un saint, un émule du Père de Faucauld.*»

Il y a donc une notable différence entre l'attitude du Supérieur et celle de ses jeunes moines...

Le Frère Jean-Marie l'invite à poursuivre sa retraite d'une façon à la fois charitable et pénitentielle. Il s'agit d'aller dire la messe à des Petites sœurs qui se trouvent sous la tente, à l'Assekrem, c'est-à-dire à 90 km de Tamanrasset, par la piste.

«*Ce projet me tente, écrit le Père André. Une véritable aventure, de style tout à fait scout, m'est proposée; une occasion unique, non seulement de découvrir une partie du mystérieux Hoggar, mais aussi d'exercer un*

«Authentique Père du Saint-Esprit», «saint prêtre ayant très fort le sens de l'Église et de la charité», «prêtre vrai», telles sont les expressions de ceux qui, à l'intime du cœur, connaissaient bien le Père André...

«Le Supérieur de la Communauté, le Frère Jean-Marie, arrive enfin.

peu mon ministère, de connaître “de visu” cette expérience inquiétante des “Petites sœurs sous la tente” dont j'avais vaguement entendu parler; enfin et surtout peut-être, de goûter la solitude totale du désert, de renouer avec l'ascèse de la Route, de mettre mes pas, un tout petit peu, dans ceux de Charles de Foucauld, des Pères du Désert, de Saint Paul, en passant par les grands missionnaires, les fondateurs d'Ordres : les François-Xavier, les Ignace de Loyola, les Dominicains, les François d'Assise, etc., qui tous, ont voulu connaître la vie dure, la route, la méditation dans les régions sauvages, loin du monde qui dresse un écran entre Dieu et l'âme !»...

Le lendemain, jeudi 28 novembre, Michel André se recueille dans le bordj où fut assassiné le Père de Foucauld. Puis, le 29, après être resté en adoration devant le Saint-Sacrement de 1h à 2h du matin et avoir célébré la messe à 5h, il s'enfonce dans le désert, à pied, avec un jeune guide noir de 25 ans, nommé Alikni, qui tient par la bride un chameau destiné à transporter les bagages et la nourriture, et, éventuellement, les voyageurs en cas de fatigue. Chameau qu'il faut récupérer chaque matin, à plusieurs kilomètres du campement, car ces quadrupèdes cherchent leur pâture la nuit pendant que les maîtres dorment...

Alikni ne sait pas un mot de français et Michel André ignore le tamahak, langue des Touaregs, parente à la fois de l'arabe, du berbère et de l'hébreu bien que fort différente. Il n'y a donc pas de communication verbale entre eux; ils ne se comprennent que par gestes...

Au bout de plus de 36 heures de marche, on s'aperçoit que le guide s'est perdu. Il ne sait plus quelle direction prendre, car, en réalité, il n'est allé qu'une fois à l'Assekrem, en caravane! Il prend des sentiers de chèvre, abrupts, revient sur ses pas, tourne en rond. Heureusement, Michel André sort sa boussole de scout et, malgré des troubles magnétiques existant dans le Hoggar, parvient à peu près le cap.

Un peu plus tard, c'est une tempête qui les surprend :

«Il souffle un vent très vif, presque violent et surtout glacé. Nous devons être à 2000 mètre d'altitude. A cent mètres de là, j'avise tout de même un bloc de 60 cm environ, assez large pour nous abriter en nous allongeant.»

Plus loin, ils rencontrent un campement de nomades, **peuplé uniquement de femmes** et d'enfants. Les hommes sont quelque part, à la chasse, à garder des troupeaux ou à faire du commerce. Ce ne sont pas eux qui commandent, car, **en vertu du matriarcat qui régit le foyer targui, les femmes sont toutes puissantes...**

Enfin, le 1er décembre à l'aube, alors qu'à force de passer des oueds et de gravir des montagnes, le Père André n'espère plus être à l'Assekrem pour le 41^e anniversaire de la mort de Foucauld, un individu, barbu, hirsute, drôlement vêtu, surgit sur un sommet.

«Il est aussi surpris que moi de me rencontrer, écrit le Père André. Je lui demande s'il sait où se trouvent l'Assekrem et les Petites Sœurs. Il s'exclame : “Mais l'Assekrem, vous y êtes, c'est ici !” Il se présente : “Frère Marcel, l'ermite de l'Assekrem!” Nous tenons conseil, et le Frère insiste pour que je dise la messe, de suite, pour lui. J'accède à son désir; puisque, le soir, je pourrai à nouveau dire la messe pour les Petites Sœurs.»

«C'est incomparable, unique au monde, sans exagération, déclare-t-il. Un moutonnement, un fourmillement de montagnes étranges, de couleurs variées, en forme de pain de sucre, et cet horizon immense de presque 360 degrés, à plus de 100 kilomètres par temps clair : on comprend que le Père de Foucauld ait fixé son ermitage sur ce sommet admirable et solitaire !»

C'est le Frère Marcel qui, maintenant, sert de guide, par des raccourcis, jusqu'au campement des Petites Sœurs, à une heure et demie de marche. Le petit groupe y arrive vers 13 h. Deux Sœurs sont là, les deux autres ne reviendront que le soir, à la nuit tombante, avec le troupeau qu'elles gardent dans la montagne.

«Je suis aussitôt frappé de l'air de santé resplendissante qui rayonne sur leur visage, écrit le Père André. Elles ont le teint hâlé par cette vie totalement au grand air, qui allie la plus grande simplicité – une simplicité totale et émouvante, comme nous la trouvons dans la Bible et l'Evangile – à un ascétisme rigoureux et inévitable... Cette vie pastorale, ces vertus évangéliques, engendrent un calme, une sérénité, un équilibre humain et surnaturel qui transparaît dans leur attitude.»

On est dans un pays où l'homme respecte la femme, grâce au matriarcat, ne l'oubliions pas. Un peu plus au nord, cette vie serait-elle possible, en pays musulman ?

Ces Sœurs, sont un peu nomades, car il faut parfois se déplacer avec les troupeaux pour trouver, selon les saisons, des pâturages. Mais elles reviennent ici, à l'abri d'une paroi rocheuse, *«face au Houl, majestueux piton, énorme et symétrique, qui évoque irrésistiblement le dôme du Sacré-Cœur de Montmartre et qui, le soir, au coucher du soleil, se pare de couleurs ravissantes»*, poursuit le Père.

Il est interdit à un Touareg de manger, le visage découvert, devant une femme. Aussi, quand des mendians se présentent, ils portent les aliments à leur bouche en soulevant légèrement leur voile noir. Ils ont fière allure, malgré leur pauvreté. Le Père note surtout *«leurs yeux de braise, très vifs, très intelligents.»*

Dans l'après-midi de ce magnifique dimanche, qui est aussi 1er dimanche de l'Avent, le Père André expose, dans une tente-chapelle très basse, le Saint-Sacrement que les Sœurs, par privilège spécial, conservent avec elles. Elles ne sont pas privées de la Présence de Jésus-Hostie, mais elles ont rarement la messe. Aussi c'est une grande joie quand, toutes les quatre réunies à

19 h, elles peuvent assister au Saint-Sacrifice et communier de la main d'un prêtre.

La soirée s'achève autour d'un festin exceptionnel, car des "voisins" ont tué un chameau pour l'hôte de passage. Loi de l'hospitalité oblige.

Apparemment, tout le monde est enchanté de cette visite, et l'on ne sait pourquoi le Père André, au début de son récit, avait employé l'adjectif "inquiétante" en parlant de l'expérience des Petites Sœurs. Etait-ce sur ouï-dire qu'il avait laissé échapper ce qualificatif ?

Le retour s'effectue, dès le lendemain matin. Aucun ennui majeur, si ce n'est qu'il faut, à un moment, dégager le chameau coincé avec les bagages dans un défilé. Au campement des femmes nomades qu'il avait rencontrées à l'aller, le Père André apporte un collyre que les Sœurs lui ont donné pour soigner les yeux des enfants.

«J'éprouve une grande consolation, dit-il, à sauver peut-être la vue de quatre ou cinq enfants que l'on me met sur les genoux pour instiller les gouttes.»

Du 3 au 4 décembre 1957, nouvelle et dernière nuit sous les étoiles...

1967 avait été aussi proclamée "*L'année de la Foi*" par Paul VI. Le Père André se trouve sur la Place Saint-Pierre lors d'une messe célébrée sur le parvis par le Saint-Père, puis il part à San Giovanni Rotondo, et voici son sentiment : «*J'avoue que l'immense messe, célébrée sur le parvis de Saint-Pierre, m'a profondément déçu. Bien qu'au premier rang de la foule, je n'ai pratiquement rien vu ni senti devant cette cérémonie disproportionnée, qui rendait la prière impossible.*

Je me suis rattrapé à San Giovanni Rotondo, assistant par trois fois à la messe du Padre Pio, célébrée à 5 h du matin, devant une foule de pèlerins bouleversés et profondément recueillis. Là, pas de théâtre, mais une prière vraie en face de Dieu ! Messe entièrement en latin, silencieuse, avec un horaire propre pourtant à décourager les fidèles, présents dès 4h. Mais voilà, cette messe, vraie, est faite pour trouver Dieu et non pour attirer les foules ou instruire les incroyants. Rappelons-nous que, durant les premiers siècles, on renvoyait les catéchumènes avant l'Offertoire : la messe est réservée aux chrétiens authentiques, initiés, dont la foi est vive. Les autres s'y ennieront toujours.»...

Et pourtant, dans l'un et l'autre cas, en cette année 1967, la messe est toujours celle de Saint Pie V, en latin.

Tirant la leçon de la messe célébrée par le Padre Pio, le Père André écrira, quelque trente-deux ans plus tard : «*Nous sommes bien loin de l'image du prêtre tel que Vatican II l'a produite. Il semble bien que Dieu nous ait donné le Padre Pio avant la tourmente conciliaire pour affirmer notre foi dans le Saint-Sacrifice de la messe et dans le sacerdoce catholique. Le Padre Pio, est, par excellence, le prêtre de la messe telle que nous la défendons.»*

En 1967, le Père André a eu la grâce, avec d'autres prêtres, de s'agenouiller devant le Padre Pio et de recevoir l'imposition de ses mains transverbérées. En septembre 1968, le Padre Pio s'en allait au Ciel, tandis que l'indiscipline et les extravagances liturgiques s'étaient déjà propagées à vitesse grand V un peu partout dans la Sainte Eglise...

«Un autre abus est le suivant : il est arrivé que des prêtres aient envoyé des rapports à Rome, en témoignage de filiale confiance envers le Vicaire du Christ et que, par suite d'indiscrétions très graves, ces mêmes rapports furent remis à des prélatas qui étaient critiqués dans ces rapports ! Ceci est vite su dans le Clergé et porte un nouveau coup à la vénération due au Saint-Siège.»...

Une terrible tentation

Dans cette lutte extraordinaire menée par un missionnaire, placé presque à chaque fois dans des situations tragiques – comme si la Providence le voulait témoin de son temps –, quelques expressions, provoquées par la crise de l'Eglise, auront pu nous frapper, presque à notre insu et imperceptiblement. Il est nécessaire maintenant de s'y attarder pour comprendre vraiment ce qui va suivre.

Certes, le Père André a toujours surabondé de joie dans les tribulations tout au long de sa carrière; cependant, en ces années post-conciliaires de 1967 à 1970, il se sentait atteint à l'intime même de sa prêtrise. L'idée qu'il se faisait du prêtre – idée qu'il incarnait – ne pouvait cohabiter avec les profanations et sacrilèges qu'il voyait monter de toutes parts, du fait du clergé lui-même. C'est pourquoi, de telles phrases lui échappent : «*Si cette catastrophe avait frappé l'Eglise trente ans plus tôt, je ne serais sûrement pas entré dans les ordres*», ou encore : «*Si la crise devait continuer, il arriverait un moment où l'on devrait dire "non possu-mus", et abandonner le ministère pastoral passionnant, au prix d'un grand déchirement.*» Et c'est pourquoi, oui, il en appelait au Père commun pour sauver son sacerdoce, d'autant qu'à peine arrivé à Monte-Coman, il recevait une demande de son nouvel évêque, Mgr Carreras, d'abandonner le latin et de dire la messe dans sa traduction en espagnol !

Il s'ouvre de cette directive, qu'il juge inouïe, à quelques amis très sûrs, dont le chanoine Catta et le Père Le Lay, et laisse entendre même que si le vernaculaire était imposé entièrement et partout, il se verrait contraint d'abandonner le sacerdoce ! Il n'en est certes pas là, mais, désormais, bien qu'il tâche de n'en rien laisser paraître, une tentation cruelle le tourmente, comme si tous les démons de la terre se déchaînaient contre lui pour le faire tomber, dans la crainte de le voir bientôt organiser une résistante salutaire.

La supplique est plus que jamais urgente. Il la fait parvenir à Mgr Lefebvre, qui la dépose, comme il se

doit, à la Secrétairie d'Etat pour le Saint-Père Paul VI. Et l'on attend la réponse du Pape.

«Votre lettre et celle adressée au Saint-Père m'ont profondément ému, écrit Monseigneur le 14 janvier 1968 (...). Combien je comprends votre angoisse et votre indignation devant le désordre croissant dans tous les domaines. J'imagine que le ministère dans un diocèse comme le vôtre doit être difficile. Je ne pensais vraiment pas que votre évêque pouvait en arriver là. Cela signifie que peu à peu les meilleurs suivent le mouvement et n'osent rien faire pour y résister. Hélas ! Il est clair qu'ils aident à la ruine de leur diocèse...»

Car il ne faut pas abandonner, ce serait faire le jeu des ennemis de l'Eglise. Aussi je vous conseille vivement d'aller voir Monseigneur de Castro Mayer, l'évêque de Campos, près de Rio de Janeiro. Confiez-vous à lui et voyez avec lui ce que vous pouvez faire pour aider son action extraordinaire. Vous serez de suite encouragé, réconforté. Vous pouvez faire un très grand bien dans ce mouvement qu'il dirige. Il peut vous incardiner et vous donner une charge en Argentine, à Buenos-Aires, ou à Rio ou à Sao-Paolo. Vous pourriez être un animateur de ces troupes d'homme d'une foi et d'une générosité extraordinaires. C'est là que se trouve le salut de l'Eglise.

Montrez à Monseigneur de Castro Mayer cette lettre et il vous recevra avec joie, j'en suis certain. Surtout ne vous laissez pas aller au découragement, ne pensez pas à la proposition que vous m'écrivez. Vient peut-être le temps où Notre-Seigneur comptera le petit troupeau demeuré fidèle, il faut que nous soyons du nombre...»

Monseigneur est donc au courant, lui aussi, de l'épreuve que traverse son ami, et, pour l'aider à la surmonter, il montre sa propre détermination...

Le Père Le Lay, qui est missionnaire lui aussi, vole au secours du Père André, dans une lettre postée à El Tala, le 6 janvier 1968, pour l'Epiphanie...

Le Chanoine Catta n'a «qu'un seul cri, immédiat : Non, vous ne ferez pas cela. L'Immaculée ne le permettra pas. Vous serez fidèle à Jésus-Christ, à son Eglise, à votre messe (...). La simple suggestion qu'évoque votre lettre m'est comme un glaive dans le cœur» (29 janvier 1968).

Un Chevalier de Notre-Dame, qui paraît proche de l'abbé Georges de Nantes, J. Garrido, écrit le 16 janvier 1968 : «Je voudrais vous apporter mon réconfort, car il est exclu, étant donné ma petitesse face à ces graves problèmes, de prétendre vous donner un conseil. Malgré tout et après avoir prié, je me permets de faire quelques considérations pour le cas où elles vous

seraient utiles. Je crois que l'Eglise a besoin de bons éléments d'autant plus qu'elle est infidèle à sa mission et qu'il faut travailler à la Contre-Réforme de l'intérieur, former des noyaux traditionalistes actifs...»

Le même J. Garrido reviendra à la charge, en déclarant s'être adressé à un certain nombre d'amis pour leur demander de lui écrire...

Selon le Père André, un haut fonctionnaire de l'UNESCO... qu'il avait connu en Espagne commit une «pieuse indiscretion» et déclencha, à son insu, une chaîne de prière pour l'aider «à vaincre cette terrible tentation» !

«J'en fus libéré vers le 2 février 1968», a-t-il écrit à sa famille. «Je resterai prêtre, mais décidé à lutter contre le mensonge qui s'est introduit dans l'Église et la fait se renier pour suivre l'esprit du monde.»

Mais il semble... que la Providence se soit servi des lettres d'amis inconnus...

«...je suis si touché, si ému, si surpris aussi, par l'avalanche de lettres que j'ai reçues, que j'ai été vaincu...»

C'est donc entendu : je n'abandonne pas le poste, après 23 ans de sacerdoce. Ce serait une désertion, et une désertion en temps de guerre; et je dois continuer la lutte au sein de cette Eglise affreusement tiraillée, divisée, déchirée... C'est dur, mais le Christ nous avait prévenus...»

«Votre bonne lettre m'a consolé et rassuré, écrit Mgr Lefebvre au Père André le 27 novembre 1968... Oui ! je ne suis plus supérieur général, car je ne veux pas qu'on couvre de mon autorité le désordre, la désobéissance, l'abandon de la vie de prière. Or je prévoyais, hélas, une majorité dans ce sens au Chapitre général. J'ai prévenu la difficulté en donnant ma démission dès le début et en ne paraissant plus au Chapitre.

Les Hollandais et d'autres étaient en cravate ! Pas un seul exercice de piété commun à tous les capitulants...»

«Je suis bien heureux d'être hors de cette subversion. Je me suis donc retiré chez les religieuses et je m'y trouve très bien. Cela me permettra de travailler pour la bonne cause...»

«Et si vous ne savez plus où aller, venez à Rome, nous travaillerons ensemble. Avec votre connaissance des langues, vous aideriez bien à faire notre bulletin. Que Dieu vous garde !...»

Votre bien cordialement dévoué in Christo.»

Quand on examine cette lettre de Mgr Lefebvre, on s'aperçoit que, contrairement à la légende qui s'est établie... le prélat, en démissionnant de la tête de sa Congrégation, ne se considérait pas du tout à la retraite.

Il ne se retirait pas plus sur l'Aventin. «*Hors de subversion*», il était décidé à poursuivre le combat... En démissionnant, Mgr Lefebvre s'estimait plus libre...

«Savez-vous, poursuit le Père André pour l'édification de sa famille, que, en France même, d'après la Police des Renseignements Généraux, il y a environ 300 prêtres qui ont la carte de membre du Parti communiste ? Et, pire encore, la moitié la possédaient avant d'entrer au séminaire ! C'est cela l'infiltration dans l'Eglise, dont Pie XII a eu un exemple frappant avec le R. Alighiero Tondi, jésuite, professeur de théologie à la Grégorienne, puis secrétaire de Mgr Montini, collaborateur direct de Pie XII. Cet espion, qui travaillait pour les Soviets, fut pris en flagrant délit, grâce à l'aide d'un prêtre français, agent du 2^e Bureau et spécialement appelé au Vatican dans ce but, après un stage à Moscou. Il fut expulsé, et en 1965 il était conseiller de Walter Ulbricht en matière de politique religieuse !

Donc, bonnes gens, réveillez-vous et unissez-vous contre la trop réelle infiltration communiste dans l'Eglise !

Ce n'est pas du roman; ce sont des faits irrécusables que je vous donne. Et Pie XII, en 1948, évaluait à plus d'un millier le nombre des agents communistes ordonnés prêtres en Europe seulement. Ce qui donne à penser que les admirateurs de Mao, Che, Thorez ou de la révolution cubaine savent très bien ce qu'ils font !»

Les années fécondes que passa en Argentine le Père André, de 1963 à 1971, auraient pu être un havre de paix, malgré le travail harassant auquel il s'adonnait. Malheureusement, à nouveau, il était confronté à des événements extraordinaires, qui se doublaient, cette fois, d'une crise épouvantable au sein de la Sainte Eglise. En Martinique, c'était une jalouse de confrères qui l'avait handicapé dans sa mission. En Algérie, il avait été en butte à ce qu'il appelait «la trahison d'un dictateur.» En Guinée, c'était un leader communiste qui avait réduit les missions à néant. Et là, en Argentine, c'était sa hiérarchie elle-même, suite au Concile Vatican II, qui peu à peu brûlait ce qu'elle avait adoré.

Chapitre XLIII ...Lui rendant compte de ses impressions, au fur et à mesure de ses voyages, le Père André reçoit cette réponse de Mgr Lefebvre, datée du 11 janvier 1970 :

«Quelle tyrannie que cette servilité des évêques vis-à-vis d'une liturgie œcuméniste ! A mon sens, après le discours du Pape du 26 novembre, on peut très bien continuer à célébrer l'ancien Rite jusqu'en 1971. On doit toujours interpréter les priviléges largement. Le Pape ne parle pas d'autorisation à demander aux évêques...»

Mgr Lefebvre continue de s'occuper du séminariste que le Père André lui a envoyé. Mais à Fribourg aussi,

le ver est dans le fruit. Le Recteur des Marianistes, ainsi que des professeurs de l'Université font campagne contre le prélat. Le Père André apprend avec peine que son séminariste est fortement influencé. Ainsi, comme le dit Monseigneur, ils ne se contentent pas d'avoir triomphé, «ils poursuivent leur ravages...»

«Vous aurez pu constater, poursuit Mgr Lefebvre, le 16 mars, qu'en France, comme en Espagne, comme en Italie, nos amis se sont divisés sur le "Novus Ordo Missae". C'est une grande pitié ! Il faut souhaiter que le Bon Dieu intervienne pour clarifier la situation trouble de l'Eglise.

Ici, on ne parle plus que de la lettre ouverte de trois professeurs de la Grégorienne contre la position du Pape concernant le divorce. 400 séminaristes soutiennent ces 3 professeurs ! C'est édifiant, à Rome ! Et le Pape semble anéanti, incapable de réagir !

Tout cela est la conséquence de son libéralisme...»

...Et Monseigneur l'encourage :

«La lutte est bien rude de toutes parts. Mais vous avez bien raison de tenir (...). Je vous félicite de ranimer partout les courages et de lancer des associations sacerdotales...»

Dans cette même lettre du 29 juin 1970, Mgr Lefebvre continue de faire partager à son ami sa progression personnelle. Pour la première fois, il fait allusion à une seconde maison qu'il espère ouvrir : Ecône !

«Mon séminaire se maintient et, je l'espère, va se développer (...). Je viens d'acquérir une maison où je m'installerai l'an prochain. Je fais aussi une année de spiritualité dans le Valais à Ecône pour les jeunes qui rentreront l'an prochain. Cela me fait deux maisons à organiser et à faire vivre. J'ai donc du travail.

J'espère que Monseigneur Charrière va reconnaître notre projet de Fraternité et qu'ainsi nous pourrons nous attacher des prêtres au service de la Fraternité pour le service des évêques, des séminaires et aussi des paroisses...»

Le voyage à Acapulco, Guadalajara, Mexico, Mérida, Acamparo, Cuernavaca, Atlatlahucan, révéla au Père André que ses semaines de 1970-1971 n'avaient pas été tout à fait vaines. Dans ce Mexique, officiellement maçonnique, il rencontra des groupes de fidèles qui se souvenaient de lui et qui, avec quelques prêtres, résistaient de toutes leurs forces non seulement à la vague moderniste, mais à la subversion communiste.

«A Acapulco, célèbre station balnéaire, sur la côte du Pacifique, relate le missionnaire, j'ai passé deux jours près de la paroisse très pauvre, très populaire de "La Divine Providence", dont le curé est en train d'achever la construction de l'église. Ce curé est un humble et solide prêtre, imperméable à tous les recyclages et qui maintient l'Adoration permanente et publique du Saint-Sacrement. J'ai pu faire deux confé-

rences dans cette paroisse et projeter des diapositives sur Ecône.

Voici la traduction du télégramme que les paroisiens ont envoyé spontanément à Mgr Lefebvre : “Catholiques fidèles Acapulco félicitent chaleureusement votre attitude exemplaire devant la suspension invalide et stupide de la Rome moderne néo-paienne” !»

A Guadalajara, capitale des “*Cristeros*” qui avaient été sacrifiés autrefois par leurs évêques à la Révolution, la bataille fait rage. Les catholiques fidèles ont pu créer une université, qui compte 15'000 élèves, mais des Jésuites essaient «de la contrer en créant, à côté, leur propre université moderniste et libérale, qui vivote avec 4'000 élèves.» L'avantage est encore aux mains de la Tradition, mais pour combien de temps, puisque cette Vendée, comme en France, n'est plus soutenue par les nouveaux pasteurs ? «La résistance à la subversion est assez bien organisée, note le missionnaire. Un prêtre, ancien supérieur de Séminaire, a fondé une union de prêtres tridentins; il y a aussi des associations de laïques; des études poussées pour envisager l'avenir de l'Eglise, etc.»

Il faut se souvenir que le Père André avait visité tous les séminaires avec le “*Bref examen*” et préconisé des groupements de prêtres et de fidèles...

Là aussi, il fut invité à prendre la parole. De même qu'à Mexico, en présence de la Presse; à Merida, où un groupe actif diffusait un bulletin “*Croisade*”; à Acamparo, petite ville provinciale, «où un groupe de chrétiens fidèles à leur Foi se développe.»

A Cuernavaca, capitale de la subversion, règne “l'évêque rouge”, Mgr Arceo Mendez...

Le Père André ne craignait pas de s'attirer les foudres d'Arceo Mendez, en donnant une conférence dans son propre fief. Il ne semble pas, du reste, que celui-ci se soit risqué à émettre une mise en garde contre le vaillant missionnaire français. C'est qu'il avait dû, en 1968, essuyer la révolte des 5000 habitants – dont la plupart étaient des Indiens – du village agricole d'Atlatlahucan, qui lui reprochaient sa politique marxiste. Depuis huit ans, Atlatlahucan – qui invitait le Père André – avait chassé tous les prêtres modernistes qu'avait essayé d'imposer l'évêque. Seul un curé voisin venait, de temps à autre, «célébrer une vraie messe à ces pauvres dont la Foi est toute la richesse.» Ils organisaient eux-mêmes les catéchismes, préparaient à la Première Communion, etc., ...

On ne pouvait pas dire que, partout, les populations avaient été enthousiastes pour «la nouvelle religion.» Mais la Presse n'en avait que pour les innovations de l'évêque et taisait systématiquement ce genre de rébellion...

«A signaler, continuait le missionnaire, plusieurs banderoles, dont les unes vouaient à l'excommunication

Arceo Mendez, et d'autres applaudissaient Mgr Lefebvre ! En effet, ces pauvres agriculteurs sont parfaitement au courant de ce qui se passe en France (...) et ils mettent leur espérance du salut de l'Eglise dans le Successeur des Apôtres qui n'a pas plié devant la subversion et le mensonge.

En 1976, notait-il, il doit exister au Mexique une vingtaine de groupes de résistance, avec quatre bulletins au moins, dont le ton est, sauf exception, plus violent que ceux paraissant en France. De plus en plus, nous voyons la colère de Dieu, annoncée par Saint Pie V, se déchaîner sur ceux qui ont osé interdire la sainte messe de toujours !»...

«Authentique Père du Saint-Esprit», «saint prêtre ayant très fort le sens de l'Église et de la charité», «prêtre vrai», telles sont les expressions de ceux qui, à l'intime du cœur, connaissaient bien le Père André...

[La fin approche]

Le 11 novembre 1997, il a été terrassé par une douleur aiguë au niveau de l'estomac... Plusieurs médecins consultés ne lui ont trouvé rien “d'anormal”... Il se lève toujours à 5 h. du matin et se couche à 21h30...

Il s'affaiblit progressivement, ne pouvant plus déglutir. Ce calvaire va durer près de trois ans, jusqu'à sa mort (le 17.11.2000). Il ne peut plus s'alimenter normalement.

Lui qui a donné à manger à tant de monde, ici et partout où il est passé en faisant le bien, qui continue d'aider les pauvres, les familles dans le besoin, les prêtres nécessiteux... il souffre, malgré des médicaments palliatifs, d'une faim aigüe, tenace, inexorable ! Il meurt littéralement de faim ! N'est-il pas en train d'expier pour tous les affamés qu'il avait rencontrés : ces yeux de braise qu'il avait vus chez les Touareg, ces faméliques qui avaient été mitraillés sur la place de son église en Guinée, cette faim dans le monde... qui avait étreint son cœur de prêtre... Et ces familles d'Argentine qui manquaient du nécessaire... Et ces prêtres qui avaient faim... Même les moines d'Avrillé à leurs débuts.

Il donne encore l'hostie aux fidèles bouleversés qui assistent à sa messe, mais lui ne peut plus communier qu'à un fragment d'hostie... (fin).

Nous espérons que ces quelques extraits inciteront nos lecteurs à acheter ce livre exceptionnel, où, pour notre instruction et édification, une vie contemporaine hors du commun y est contée. Ce livre encourage le saint combat chrétien et la piété de «tout homme de bonne volonté.»

Lettre d'outre-tombe de l'évêque de Fulda

Bulletin paroissial de Domqueur, juillet 2000

On a annoncé en juillet 2000 le décès de Mgr Johannes DYBA, évêque de Fulda, en Allemagne. Cet évêque avait défendu les positions traditionnelles de l'Eglise catholique surtout sur le plan moral par exemple en condamnant l'avortement, l'homosexualité, la pédophilie, etc... Or, au lendemain de la mort de Mgr Dyba, un rédacteur du journal prétendument catholique *La Croi en France*, a fait paraître le 25 juillet, un article attaquant violemment Mgr Dyba de façon peu élégante puisque celui-ci était mort et ne pouvait répondre. Aussi le curé de Domqueur, l'abbé Philippe Sulmont, a-t-il pris l'initiative de publier dans son Bulletin paroissial bien connu la réponse qu'aurait pu faire l'évêque de Fulda au journaliste de la Croix, Michel Verrier.

Voici cette lettre *tombée du ciel et recueillie par le Curé de Domqueur* :

Johannes Dyba, évêque de Fulda à M. Michel Verrier, journaliste à *La Croix*

le 26 juillet 2000

Cher Monsieur,

Votre article, concernant ma mort, que vous avez publié dans la Croix du 25 juillet dernier (en page 6) m'a surpris.

Car il n'est pas habituel d'attaquer ainsi un défunt au lendemain même de sa disparition en se persuadant qu'il ne pourra plus vous répondre.

Mais là où je suis, maintenant près de Dieu, je suis encore plus vivant que vous, Monsieur Verrier, et je ne manque pas de moyens pour vous faire savoir ce que je pense de vos propos. J'ai pu par exemple, en utilisant la simple pesanteur, laisser tomber du ciel une lettre que le curé de Domqueur, grand chercheur de champignons devant l'Eternel, n'a pas manqué de ramasser dans les prés pour vous la transmettre.

Je vous le dis franchement, Monsieur Verrier, Saint Pierre, à l'entrée du Paradis, ne m'a pas reproché comme vous le faites, d'être «très lié à Rome», bien au contraire.

Vous me traitez de «provocateur» et de «ne pas connaître les bornes de l'offense et de la diffamation».

Vraiment ! Vous ne vous êtes pas regardé !

Car c'est plutôt vous qui me diffamez.

Pour ma part, tant que j'ai fait partie de l'Eglise militante, j'ai toujours pris la défense de l'Eglise catholique (et pas seu-

lement de «mes convictions» comme vous dites improprement, car vous semblez réduire la Foi chrétienne à des convictions personnelles subjectives !

Je continue d'affirmer ici que l'ordre naturel voulu par le Créateur condamne aussi bien l'homosexualité que la pédophilie. Et c'est à cause de ma fidélité aux valeurs morales que vous m'accusez de «créer des divisions» et de «blesser mes interlocuteurs» ?

Je ne comprends pas.

J'ai certes dit que le certificat donné par des évêques allemands, après examen des conditions d'I.V.G. (interruption de grossesse) était en fait un permis de tuer !

Mais pour vous, Monsieur, l'avortement, ce n'est pas donner la mort à un être humain ? c'est quoi alors ?

Ce serait donc se débarrasser d'un truc gênant, un truc qui ressemble à un poisson rouge qui ne crie pas quand on le sort de l'eau et qu'il va mourir ?

Vous ne songez, comme Karl Lehman, qu'à «accompagner les femmes jusqu'au bout dans la détresse» (et dans les plaisirs peut-être ?)

Je ne regrette nullement, moi évêque de Fulda (SACERDOS IN AETERNUM), d'avoir parlé de l'Holocauste des enfants à naître. Vous écrivez sottement que c'était «jouer avec les cendres des pires souvenirs allemands.»

Vous ne pouvez pourtant pas nier, Monsieur, que la légalisation de l'avortement fait mille fois plus de victimes pendant la paix, que les nazis n'en ont fait pendant la guerre.

Il est possible que vous ne cherchiez pas à répondre à ma lettre, car vous ignorez mon adresse dans les demeures éternelles, bien que saint Paul dise aux Corinthiens, 2,5,1 : «Dieu construit pour nous dans les cieux une demeure éternelle qui n'est pas l'œuvre des hommes.» Mais le bon Dieu ne fournit pas, pour l'instant, les adresses précises.

Vous pourriez cependant envoyer vos remarques à la rédaction du *Bulletin de Domqueur*.

Là-haut nous ne recevons pas habituellement les journaux, mais il y a sur la terre tellement de papiers-journaux qui s'envolent au vent, au-dessus des décharges publiques, que, par hasard, vos pensées pourraient me parvenir.

Bien vôtre

(Abbé Ph. Sulmont, au nom de Mgr Dyba, évêque de Fulda)

Si tout le monde était honnête...vous parlez d'une catastrophe !

Bulletin paroissial de Domqueur, septembre 2000

D'abord on n'aurait plus besoin de serrures, cadenas, coffres-forts. Ce serait un chômage terrible ! Ensuite, plus besoin de prisons : on pourrait en reconvertis quelques-unes en monastères (classés en monuments historiques ?) mais les autres ? Dans les musées, si tous

les visiteurs sont honnêtes, il n'est plus utile d'avoir dans chaque pièce des gardiens assis, les yeux vagues à s'embêter à 100 sous de l'heure.

S'il n'y a plus de voleurs, à quoi bon fabriquer des menottes ? Faisons tout au plus quelques gourmettes, ou

bien des bracelets-montres. Plus besoin de police ni de gendarmerie.

Si tout le monde est honnête, la magistrature tout entière est à envoyer en congé illimité, pas d'avocats, pas de procureur, pas de juge.

Si on peut avoir confiance en n'importe qui, c'est suppression inévitable de tonnes de papiers pour les certificats de ceci, de cela, les contrats de mariage, les actes notariés, c'est le renvoi chez eux de tous les fonctionnaires, ou presque.

Les armuriers ? n'en parlons pas. Un métier archifini ! personne n'est menacé par des brigands.

Quand les idoles bouddhiste s'écroulent...

Ce qui s'est passé récemment à Hongkong rappelle un épisode de l'Ancien Testament; la statue de Baal avait dû s'incliner devant l'arche de l'alliance des Israélites.

A l'occasion de la prise du pouvoir de Hongkong par la Chine, une série de rassemblements religieux eurent lieu, entre autres une rencontre de prière chrétienne en faveur du District de Shatin qui dura du 30 juin à 18h au 1er juillet à la même heure. Ce ne furent pas seulement des chrétiens qui se réunirent; le même jour, environ 40'000 bouddhistes se retrouvèrent pour une manifestation ayant pour but de «bénir» Hongkong.

Quand les idoles bouddhiste s'écroulent...

Plus de 1000 moines étaient présents. Certains d'entre eux intercédèrent encore 30 heures pour Hongkong jusqu'au petit matin du 2 juillet. Ce

Si les criminels sont devenus inimaginables, les trois quart des romans, notamment les polars, sont sans intérêt.

Quant aux historiens qui sont friands de Colliers, de reines, de diamants égarés, de trésors enfouis, une bonne part d'entre eux va mourir de faim !

Pour éviter un trop grand bouleversement, il faut que les gens redeviennent honnêtes... mais peu à peu, pas tous ensemble, d'un seul coup (...à mon avis).

Abbé Ph. Sulmont

même jour, vers 5 h. de fortes pluies provoquèrent un glissement de terrain qui détruisit l'escalier, une maison et les murs de deux temples de Shatin, dont le Ten Thousand Buddhist Temple. Avec 13'000 statues bouddhistes, ce temple abritait le plus grand nombre de sculptures de tous les temples de Hongkong, y compris la plus grande représentation de Bouddha. De nombreuses statues furent renversées, d'autres brisées ; parmi elles, la plus imposante (et la plus connue), celle de Kwan Yin «la déesse de la miséricorde». Par la suite, d'autres glissements de terrain se produisirent et les fondements furent détruits. Tout le terrain environnant est devenu inutilisable, les autorités ont déclaré l'endroit zone interdite. Le journal chinois Ming Pao a reproduit des photos du glissement de terrain sous le titre (parlant de Bouddha) «Il ne peut même pas s'en sortir !»

Extrait de *La Voix des Martyrs*, septembre 1997

La sagesse des Pères du Désert

Un jour, un frère demanda à un ancien :

– Abba, je ne réussis pas à bien comprendre quelle différence il y a entre un holocauste et une oblation.

– Je puis te l'expliquer par une petite fable, répondit l'ancien. Un jour, un cochon et une poule se promenaient ensemble dans la cour d'une ferme. Passant devant la porte de la cuisine, la poule fit cette réflexion :

– D'après l'odeur, je dirais qu'ils sont en train de faire cuire des œufs au jambon. Comme tu le vois, nous avons la même destinée.

– Non certes, répondit le cochon. Pour moi, il ne s'agit que d'une offrande, mais pour moi, d'un véritable holocauste.

Un ancien a dit :

– Il faut faire mourir l'orgueil sans le blesser. Si on le blesse, il ne meurt pas.

Un frère alla trouver Elie le Solitaire et lui dit :

– Dans le monde, j'ai connu un homme qui avait une très grande idée de lui-même. – Sois certain, lui répondit Elie, que quand quelqu'un a une grande idée de lui-même, c'est bien la seule grande idée qu'il a.